

Recherches sociographiques



Serge GAGNON, *Mourie hier et aujourd'hui*

Laurent Laplante

Volume 29, Number 2-3, 1988

Le monde rural

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056396ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056396ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L. (1988). Review of [Serge GAGNON, *Mourie hier et aujourd'hui*]. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 501–503. <https://doi.org/10.7202/056396ar>

de ces variables, pourtant capitales, sur les modèles et les réseaux de sociabilité. Certains chercheurs utilisent de grands échantillons qui obnubilent les différences de contexte, alors que d'autres (Barry WELLMAN) basent leurs théories sur un échantillon provenant d'un seul quartier. Le fait d'avoir étudié plusieurs quartiers donne donc beaucoup de valeur à la recherche de Fortin.

Elle n'a cependant pas suffisamment exploité et mis en évidence la richesse de son étude. Ainsi, il est à craindre que le lecteur qui ne connaît pas Québec profite mal de ce livre. Peut-être aurait-il fallu introduire des portraits ethnographiques des quartiers ou encore une typologie qui permette une certaine généralisation et facilite la transposition à des quartiers analogues de Montréal, par exemple. Enfin, l'auteure ne réussit pas très bien à intégrer les deux facettes de son analyse (types de famille et quartiers), ainsi que l'illustrent les figures 1 à 4 qui mériteraient d'être améliorées.

Un livre somme toute important, et qu'on a su rendre très accessible à un public assez large, au moyen d'un vocabulaire simple et par l'utilisation à profusion du *mot à mot* des informateurs.

Jérôme GUAY

*École de psychologie,
Université Laval.*

Serge GAGNON, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 192p.

La dédicace du livre est laconique, pudique et, pourtant, combien généreuse et révélatrice : *À mon père (1907-1987)*. Le lecteur note au passage la douloureuse symétrie des dates : sont en effet mis en parallèle un décès et une publication, la fin d'une existence et la parution d'une œuvre nouvelle, un 1987 qui donne à une vie sa balise finale et un 1987 où s'ancre la réflexion d'un auteur sur « le mourir d'hier et d'aujourd'hui ». Trois mots et deux dates qui montrent bien que « vivre c'est continuer » et qui, d'entrée de jeu, manifestent une fois de plus l'intelligente sensibilité de Serge Gagnon.

Tout le livre restera d'ailleurs fidèle à cette perspective humaniste. Gagnon n'a que faire de la quantité des décès ou de leur date. Lui, il s'intéresse à la vie et au sens que lui donnent les individus et les collectivités, mais il sait, en « philosophe public » qu'il a su être avant même que le terme surgisse, que rien n'en dit plus long sur la vie que la mort. Il sait que rien n'éclaire autant sur le sens de la vie que les rituels et les précautions dont les sociétés entourent la mort. Une société qui se dissimule à elle-même le caractère inéluctable de la mort risque fort de trépigner bruyamment et de s'agiter au lieu d'attacher du prix à certaines valeurs. À l'inverse, celles qui perçoivent la mort comme le plus important rite de passage acceptent mieux les sacrifices, voire les immolations. Ainsi, dans les sociétés où il faut absolument « réussir sa mort », ceux qui contrôlent cet inévitable rite de passage peuvent exiger des fidèles ou des citoyens qu'ils conforment leur

vie à une certaine morale. Tel sera donc l'objectif de Serge Gagnon : nous montrer à quel point le Québec du XIX^e siècle a utilisé la mort comme moyen de pression sur les vivants.

En lisant Gagnon et en le voyant jeter des passerelles entre la vie et la mort, je pensais à ce fascinant roman de Ramuz où, au sens le plus strict du terme, le jour n'a plus de fin. Au début, chacun se réjouit en constatant que le soleil demeure au même point et que le temps a suspendu son vol. Le peintre, en effet, n'a plus à redouter que le soleil baisse trop vite sur l'horizon. Les amoureux apprécient que se prolongent merveilleusement les moments d'union. Subitement, toutes les tâches qu'il fallait terminer avant la fin du jour deviennent moins lourdes... L'euphorie, cependant, ne dure pas. Peu à peu, les énergies se relâchent, les démarches se font plus lentes, les empressements plus rares. Tout simplement parce que les choses n'ont plus de prix, tout simplement parce que le temps est devenu si élastique que les choix ne sont plus nécessaires. Au grand étonnement du lecteur, les personnages de Ramuz en arrivent à souhaiter que le temps recouvre ses droits, que la vie redevienne pressante et cruelle, que, du même coup, les sentiments reprennent leur lutte séculaire contre l'échéance et la mort. Chacun, avec un temps de retard et une énorme surprise, comprend que c'est la mort, par sa façon de rendre sentence sur tous et sur toutes choses, qui donne son sens et son prix à la vie. Sans la précarité, sans la fragilité, « tout vaut pareil ». Quitte à parodier les classiques, Ramuz fait comprendre qu'« à vivre sans péril, on décède sans gloire »...

Serge Gagnon, qui ne désavouerait sans doute pas Ramuz, ne se comporte pas ici en romancier. Il ne saute donc pas aux conclusions et il ne se permet aucun raccourci. Il sait depuis belle lurette que le Québec du siècle dernier entourait la mort de rites particuliers, mais il se garde d'exiger du lecteur un acte de foi. Il épiluche donc la correspondance des curés de village et en extrait cent exemples d'interventions cléricales dans les funérailles. Dans tel cas, le curé se résignera à ensevelir en terre consacrée un assez mauvais chrétien parce que la famille a les moyens d'exiger beaucoup. Dans tel autre contexte, le curé hésitera et consultera son évêque. Celui-ci, avec une certaine rouerie, retiendra comme *élément important* que la conduite « irrégulière » du défunt « ne paraît pas connue des paroissiens, ce qui lui épargne le titre honteux de pécheur public ». La décision, qui aurait sans doute mérité les éloges de Salomon, consistera à concéder la sépulture ecclésiastique, mais des funérailles sans solennité.

Gagnon passe ainsi en revue les funérailles accordées ou refusées à toutes les catégories de défunts plus ou moins marginaux ou équivoques : les Juifs, les infidèles, les hérétiques, apostats ou schismatiques, les excommuniés, les suicidés (« sauf s'ils se sont supprimés par frénésie ou accident »), les individus morts au cours d'un duel, les pécheurs publics, etc. Dans chaque cas, la pression exercée par le clergé est substantiellement la même : en menaçant de refuser la sépulture chrétienne à ceux qui ne respecteraient pas la règle, on espère obtenir un certain comportement. On y parvient d'ailleurs assez bien. Si, en effet, le vieux chenapan dont les derniers jours approchent s'entête dans son ivrognerie ou dans son incroyance, c'est toute la famille qui entre en branle et ajoute sa pression à celle du curé. Que le vieil homme indigne choisisse l'enfer s'il le veut, mais qu'il le fasse sans entraîner toute sa parenté dans la honte. Qu'il soit donc suffisamment discret ou ambigu pour que des funérailles religieuses sauvent les apparences. Gagnon montre à quel point les deux pressions savaient se coordonner : le curé se montrait nettement plus compréhensif, j'allais dire moins clairvoyant, lorsque la famille pouvait faire état de sa propre piété.

N'allons pourtant pas croire que Gagnon décrive cette époque avec persiflage ou condescendance. Bien au contraire, ce qui frappe dans son analyse, c'est la finesse avec laquelle il sait remettre en perspective une pression religieuse et sociale que beaucoup condamneraient aujourd'hui comme un méprisable chantage.

« Nous comprenons mal, nous condamnons peut-être la conduite des prêtres d'antan. Nous leur reprochons de ne pas avoir respecté les comportements, les minorités. Comme les curés n'avaient de comptes à rendre qu'à leurs contemporains, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'ils se souciaient surtout de la majorité dans la gestion du sacré et la rémission des péchés. La politique de l'exclusion nous paraît si lointaine qu'on voudrait la reconnaître seulement dans des époques préhistoriques. Nous oublions que ce respect des valeurs communes, ce souci de stigmatiser un individu, d'humilier une famille ont pour but de donner un sens à la règle transgressée, d'en légitimer le maintien, l'existence. Savons-nous seulement que ces systèmes culturels sont encore bien vivants dans des sociétés extra-occidentales? Revendiquer la supériorité de nos codes de savoir-vivre serait leur faire injure. » (pp. 126-127.)

On voit de quel équilibre Gagnon est capable. Il ne canonise pas le XIX^e siècle québécois, il le raconte. Il ne balaie pas non plus sous le tapis les mesquineries et les calculs dont certains pasteurs étaient capables, mais il permet à son lecteur d'en mieux soupeser les motifs. Celui qui l'aura suivi d'un bout à l'autre de son cheminement aura donc acquis ce que j'appellerais une très adulte ambivalence : il en saura beaucoup plus long sur le Québec du siècle dernier, mais il sera paradoxalement plus inapte à blâmer les acteurs sociaux de cette époque qu'au moment de sa bienheureuse ignorance. Grâce à Gagnon, un vieil adage redeviendra actuel : « Un peu de science rend orgueilleux, beaucoup de science rend modeste. »

Terminons en acceptant le questionnement que suggère l'auteur dès ses premières pages. Oui, il y a lieu, dans les études historiques comme d'ailleurs dans d'innombrables domaines, de remettre en question « une science sociale dite objective ». Oui, le spécialiste doit réassumer l'humanisme et « engager un dialogue avec l'ensemble de ses contemporains plutôt qu'un échange exclusif avec la communauté savante ». Oui, il y a place et utilité pour une théologie historique. Oui, la radiation de l'enfer, du purgatoire, du paradis, de Dieu lui-même dans l'appareil psychique de la majorité des Occidentaux explique en bonne partie « nos sentiments et nos conduites vis-à-vis de la souffrance et de la mort ».

En moins de deux cents pages, Serge Gagnon nous aura donc livré une masse d'informations, nous aura empêchés d'en tirer une arrogance supplémentaire et nous aura conduits à extraire de l'histoire d'hier de très fondamentales questions philosophiques et éthiques sur notre propre temps. Qui dit mieux ?

Laurent LAPIANTE

Émilie CHICOINE, c.n.d., *La métairie de Marguerite Bourgeoys à la Pointe-Saint-Charles* (préface de Marcel Trudel), Montréal, Fides, 1986, 359p.

Ce livre relate l'histoire et l'évolution de la métairie établie par Marguerite Bourgeoys à la Pointe-Saint-Charles au XVII^e siècle, et dont la Maison Saint-Gabriel, véritable musée de la Congrégation Notre-Dame (C.N.D.), témoigne encore de nos jours. La